

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIÉTAIRES

No. 12, Rue Grant, St. Roch,
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch

CONDITIONS

Le Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant, St. Roch, près de la Rue St. Vallier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES, seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, franches de port au Bureau ou chez les Agents en Ville.



On trouve le *Fantastique* au Bureau du Journal, chez M. E. GISSON, marche de la Haute Ville; et chez M. ANTOINETTE, Basse-Ville.

4 AGENTS
Montreal, — chez M. J. DAVIL
— chez M. J. DAVIL, Rue Notre-Dame
— et on reçoit des souscriptions
chez M. LAGACE BOUCHER,
Rue Ste. Thérèse.
Trois-Rivières, — chez Ph. ALIAS
— SIBERAT, Etud. Yeh. Meun.
Les personnes qui désireraient
se charger de l'agence du *Fan-
tasque* dans les campagnes, sont
priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux; je fais, ce qui me
plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 2. Québec, 7 Septembre, 1840. No. 38.

MELANGES.

UN MARIAGE AU BAL.

(Suite et fin.)

Dans l'évirement général, elle était songeuse, regardant avec inquiétude autour d'elle; elle paraissait se demander avec une surprise douloureuse comment elle se trouvait à cette singulière orgie. Et quand parmi ces hommes et ces femmes qui remplissaient et échangeaient incessamment leurs verres, dont les mains entrelacées s'égarèrent dans les dominos, dont les lèvres recevaient et donnaient sans retenue des baisers échauffés par le vin, Julie vit Alfred qui, seul avec elle, avait conservé son calme, elle le regarda avec tristesse, des larmes roulèrent dans ses yeux et glissèrent lentement, sur sa joue, puis sur sa poitrine découverte. — Oh! Monsieur, que pouvez-vous penser, dans quelle circonstance cruelle m'avez-vous revu!

— Mais reprit Alfred, à cette époque, vous rencontrerez au bal, moi de plus naturel?

— Oh ! croiriez-vous ?...

— Eh bien ! je vous l'avoue, oui, je suis étonné de vous avoir revue à l'Opéra, avec ce monde insouciant, perdu. Et ce mot expira sur ses lèvres.

— Perdu ; oui, vous avez raison ; et vous pensez peut-être que comme elles... ?

— Moi, mademoiselle, douter de vous, ne le croyez pas ; non, vous me semblez trop pure, trop noble, pour être même compromise ici. Je ne doute pas que quelque événement fatal vous ait jetée malgré vous dans ces tristes plaisirs et tenez, dès le premier instant, dussent mes amis, comme ils disent parfois, m'appeler un mais ; dès le premier instant, j'ai compris que je ne pouvais mieux vous prouver ma tendresse, et vous savez si elle est vive, qu'en vous témoignant un respect profond.

— Je vous remercie, oh ! je vous remercie, monsieur, et vous connaissez tout. Je suis fille d'un pauvre et honorable officier, du capitaine Lannoy.

— Dit capitaine Lannoy.....vous êtes sa fille ?

— Le connaissez-vous ?

— Peut être ; mais de grâce poursuivez.

— Mon père était un courageux officier que l'Empereur lui-même, avait distingué ; il lui avait remis la croix d'honneur à Champaubert après un engagement dans lequel mon père, au péril de sa vie, avait sauvé un officier-général, entouré par une troupe de soldats autrichiens. Après la fatale journée du 16 juin, le capitaine Lannoy, fidèle au malheur de Napoléon, comme il était dévoué à sa fortune, donna sa démission ; il gagna Rochefort, et, l'un des derniers, il salua avec douleur le départ de son général, de son chef. Il aurait voulu le suivre, mais son attachement trop avoué pour l'illustre proscrit le fit repousser ; il revint à Paris, retrouver sa femme. Il fallait vivre ; il chercha à s'occuper et il fut attaché comme commis à une maison de banque ; il rêvait avec ardeur au retour de Napoléon, à cette glorieuse époque dont il avait partagé les travaux. Mère élit morte en me donnant le jour, et ce cruel événement vint encore assombrir ses méditations. Que vous dirai-je ? ils s'engagèrent dans la conspiration du général Berton ; son attente fut trompée, sa tentative échoua, mon père fut condamné à une longue détention. Tout enfant il m'avait placée dans une pension ; quand il sortit de prison, il avait perdu son emploi, mais il avait sa fille à élever, il eut de la persévérance, et il trouva quelques travaux de copie. J'étais revenue près de lui, et dans ses heures de loisir, il me donnait une éducation qui peut être s'accordait mal avec notre médiocre position. Après quelques années de cette existence, malgré tout son courage, ses infirmités, son âge condamnèrent mon père à un repos absolu. Je dus songer à mon tour à l'entourer des soins qu'il m'avait longtemps prodigués. J'entrai dans un magasin de lingerie, et je pus, grâce au ciel, pourvoir à nos modestes besoins. En 1832, il y a sept ans, on nous avait accordé une faible pension, et nous pûmes éloigner la misère qui nous menaçait. C'est alors que je vous connus, vous m'avez adressé quelques lettres.

— Auxquelles vous n'avez pas daigné répondre. — Le devais-je ? monsieur ; et peut-être même eus-je tort involontairement de les lire ; car, que pouvais-je attendre de vos poursuites, moi, pauvre ouvrière, le déshonneur ! J'aurais certes toujours repoussé vos assiduités, et tout ce qui pouvait me compromettre ou tacher le nom de mon père, quand je me vis entraînée malgré moi dans cette existence misérable où vous me rencontrez. Mon père recevait souvent un vieil ami qui lui était toujours venu en aide ; il voulut m'unir à lui. D'abord j'y avais consenti ; puis, un jour, poussée par ce ne sais quelle émotion nouvelle, je refusai

ce mariage. Mon père, l'avait considéré comme une dette d'honneur; il fut inflexible, lui, qui m'avait constamment entourée de la tendresse la plus ingénieuse; il exigea durement, il ne voulut écouter aucun refus, et je devins bien coupable. Je me confiais à une jeune fille qui partageait mes travaux; elle me conseilla de me soustraire par la suite à ce qu'elle nommait une tyrannie. Je l'écoutai, et il y a quatre jours que j'ai quitté mon père. Hier Marie, cette amie dont je partageais le logement, pour, disait-elle, distraire ma douleur, me jeta de costume sur les épaules, et m'entraîna à l'Opéra. Nous n'y devions rester qu'un instant; mais elle y passa toute la nuit. Elle reconnut et accueillit ces jeunes gens. Je voulais résister, mais que faire? Je ne pouvais à cette heure partir seule. Je la suivis. Et combien j'ai souffert! que de larmes ont mouillé mon

masque, durant ce bal! Et Julie hésita un instant; puis, elle continua: — Et je fus bien heureuse un moment, pour quoi ne l'avouerais-je pas? quand je me vis sous votre protection; je fus rassurée: je vous avais tout d'abord reconnu; et je ne doutai point que vous ne me sauviez de cet affreux désordre. — Et maintenant, mademoiselle, que voulez-vous faire? — Oh! monsieur, j'irai me jeter aux pieds de mon père, je le supplierai, il faudra qu'il me pardonne, et quand, par la mémoire de ma mère, je lui affirmerai qu'il peut me recevoir, que son nom est toujours pur et respectable, s'il m'écouterait; oui, il jugera sa fille assez punie par toute les douleurs que j'ai subies depuis trois jours; il cèdera à ma prière, à mes larmes, à mon désespoir. — Peut-être ignore-t-il? dit Alfred. — Non, j'ai été vue avec vous, en descendant de la voiture. Cet homme qui a poussé un cri de surprise est celui même que j'étais devant épouser. Tandis qu'elle lui parlait, Alfred avait observé Julie avec une scrupuleuse attention; et étudiant chacune de ses paroles, il interrogeait son regard, le mouvement de ses bras, son agitation pour s'assurer de la vérité de son récit. Julie supportait cet examen sans presque s'en apercevoir, et quand elle eut fini, Alfred se leva avec une décision remarquable, et comme un homme qui a pris une formelle résolution, il lui dit: — Eh bien! mademoiselle, si vous le permettez ce sera moi qui vous reconduirai au capitaine Lannoy, et peut-être moi aussi serai-je écouté quand j'affirmerai sur l'honneur que sa fille n'a pas cessé de mériter sa tendresse; quelle qu'elle ait été son imprudence, vous voyez que je suis sévère.

Il ramena alors soigneusement son domino sur les épaules de Julie, lui couvrit la tête d'un foulard et fit avancer une voiture; puis, lançant un regard à la jeune fille, il sortit avec elle, laissant ses amis plongés dans la stupide somnolence de la débauche.

La voiture les entraîna rapidement; ils arrivèrent rue Croix-des-Petits-Champs. Quand ils descendirent, Julie pouvait à peine se soutenir, elle semblait près de défaillir, et pendant qu'ils montaient un escalier étroit, Alfred fut obligé de soutenir sa compagne; ils frapperent enfin au quatrième à la porte d'un léger tintement; elle s'ouvrit, et à peine entendirent-ils qu'une voix s'écria: — La voilà! C'était celle de l'homme qui l'avait aperçue le matin même.

— Elle ose revenir, dit d'un accent irrité un homme âgé, le front coupé par une large cicatrice, qui s'avança rudement vers Julie; elle était agenouillée, et son front se courbait douloureusement sous la colère du capitaine. — Vous voilà donc, misérable fille; puis, s'adressant à Alfred: — Et vous, monsieur, venez-vous donc ici m'insulter! avez-vous trouvé dans votre sale orgie l'audace de ramener ici cette femme perdue. — O mon père, grâce, murmura Julie. — Capitaine

Lannoy, reprit Alfred avec calme, vous avez le droit de vous montrer irrité, mais peut-être penserez-vous que votre enfant mérite encore votre tendresse, quand c'est un homme d'honneur qui la place dans vos bras. Un homme d'honneur répétait avec amertume le capitaine. — Je me nomme Alfred Dalton. — Dalton dit Lannoy. — Ouï, capitaine Lannoy, Alfred Dalton, dont le père fut sauvé par vous à Champaubert. Jusqu'au dernier jour il a désiré revoir son courageux défenseur, en mourant il m'a légué une dette de reconnaissance, et je crois l'avoir payée en vous rendant votre enfant pure comme le jour où elle vous quitta. Voyez, elle est à vos pieds, elle vous supplie, la repousserez-vous ? Julie releva la tête, tendit les mains vers son père, qui essayait vainement de contenir son émotion. Le capitaine alors la releva et la pressant avec ardeur sur son cœur. — Viens, mon enfant, que tout soit oublié ; j'étais trop malheureux de ne pouvoir plus t'aimer.

Trois jours après on célébrait le mariage de Julie Lannoy et du baron Alfred Dalton.

LE FANTASQUE

QUÉBEC, 7 SEPTEMBRE 1940

BOITE DE PANDORE

REVUE DE QUÉBEC

Les grandes villes ont périodiquement leurs revues, écrites par de grands écrivains qui y racontent les faits les plus importants de la semaine. Il n'est pas étonnant, et même il est peut-être juste que, par compensation, la petite, la pygmée ville de Québec, se contente d'une petite revue, griffonnée par un écrivain pygmée. Ne te démonte pas pauvre Québécois, Paris, ne s'est pas bâti en un jour, et le conseil spécial n'a pas fait des lois légères du premier coup. Tout cela s'agrandira, s'élargira, s'épanouira avec le temps, qui apporte tout pour qui sait attendre, même un bon gouvernement.

Par ma foi ! il était assez curieux de voir arriver ce joli mois d'août, au milieu de la nuit, de compagnie avec le fameux *Unicorn* chargé de boniards et de morue pour le marché de Québec, et d'un Poulet qu'on s'empressa de loger, à la noirceur, dans le poulailler décoré du pavillon britannique. Le premier jour de ce mois vit se réveiller les gargantues gastronomes tout joyeux des mets nouveaux qu'il leur apportait, et les polliques tout tristes de l'arrivée d'un très-pressant gouverneur. Ainsi va le monde, voyez-vous, il n'y a pas de plaisirs sans peines, de roses sans épines et de conseil spécial sans bêtise. A propos de conseil, le pauvre Poulet, avant de prendre sa volée vers les bois des townships, ou il n'avait pas besoin d'aller pour être poulet, s'arrêta assez gentille dans le tas, et d'hommes de bonne volonté de cette ville pour y éternuer un conseil de ville électif (ou même par la couronne) qui a passablement contenté ce bon et sage peuple de Québec ; vraiment il est assés José le 9 d'Ontario.

Voyez même, pour achever de contenter les Québécois, il n'y eût que le très humain Colborne, dont l'humanité n'était chérie que pour ce qu'il avait suspendus au crochet de son administration. Aussi si la figure du peuple s'était animée d'un rayon de joie à la consommation de ces deux actes assez méritoires, elle est devenue horrible à voir par la grimace contractée qui s'y est peinte à la nouvelle de la passation du bill d'union. Il me semble que le navire gouvernemental naviguait déjà assez mal, sur une mer houleuse qu'il ne remontait qu'en louvoyant, sans qu'il fût nécessaire, pour assurer sa perte, d'y placer ce nouveau récif. Si maintenant il survient un léger coup de vent révolutionnaire, il ira s'y briser à coup sûr, et les écumeurs s'empareront de ses débris pour en gréer un nouveau qu'ils conduiront eux-mêmes. Mais, figure à part, Jean-Baptiste est appelé à jouer un beau rôle dans l'union, s'il sait le remplir : c'est le rôle d'O'Connell pour l'Irlande. Dieu lui en soit en aide!

Le mois d'août, qui est le mois des récoltes, nous a fourni une bonne, archi-bonne moisson d'exercices littéraires des nombreux collèges et écoles que ces ignorants canadiens ont l'ignorance de faire fréquenter à leurs enfants. Ceux du collège de Québec ont brillé d'un éclat qui leur est particulier. Mais pour y être admis, comme c'est la coutume depuis quelques années, il faut être instruit, parler l'anglais et avoir de beaux habits. Pas d'étoffe du pays, ça sent trop l'ignorance. Cependant, j'ai été assez fourbe pour m'y glisser sans avoir aucune des conditions requises, et je n'ai pas manqué de m'écrier à chaque chose que je voyais ou que j'entendais, et cela avec tout le monde : "C'est bien, seulement il me semble qu'on ferait bien de passer le rabot sur la déclamation des élèves dans leurs discours et dans les rôles qu'ils remplissent : c'est mon idée, idée d'apprenti, mais on ne s'en soucie pas. Ne suffit-il pas, pour faire cesser les aboiements des bretons sur l'apathie des canadiens envers l'éducation, de leur montrer ce nombre prodigieux de collèges et d'écoles, qui viennent de se fermer pour prendre un instant de repos, et qui vont recommencer dans peu leur tâche laborieuse et méritoire, eux qui n'ont pas un seul collège où ils puissent faire instruire leurs enfants, et qui se servent de ceux dirigés par des hommes qu'ils accusent d'ignorance. Mais avec les canadiens on ne compte pas par le nombre."

Les amateurs de littérature, eux, ont des remerciements à donner au poète du Canadien, F. X. G., qui nous a gratifiés du sentimental morceau de poésie le *dernier Huron*. Il est probable qu'il ne dépendra pas des anglais si, dans un siècle d'ici, un poète étranger, visitant nos rives ne chante pas le *dernier Canadien*, en commençant son chant par les paroles du poète F. X. G. :

Triomphe, Destinée, enfin ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive,
Que des mânes inconnus !

J. G. Barthe disait, le 14 août, "il y a si peu de véritables admirateurs et il existe tant de dépréciateurs de la jeunesse littéraire qui cherche à poindre et à s'élever, qu'avec un peu moins de courage et de véritable talent, ce pays ne pourrait pas se glorifier d'une seule épreuve en ce genre. Vous avez, triplement raison, Mr. Barthe, me suis-je dit dernièrement ; et voici à quel propos. Quelques jours après l'apparition du *dernier Huron*, je rencontrai un de ces grands juges de littérature, que Québec seule a le bonheur de posséder, qui n'ont pas eu le courage ou le talent de faire aucun essai en ce genre, et qui

pendant, s'en vaot lançant en maîtres ceux qui ont plus de talent qu'eux. Il m'aborda en se donnant des airs d'importance, roulant une badine entre ses mains. — Eh bien, me dit-il, que dit-on de la poésie de G. ? — Tout le monde, répondis-je, s'accorde à en reconnaître la beauté. — Bah ! reprit-il, la poésie a atteint son apogée, elle n'est plus rien de nos jours ; G. peut bien intéresser quelqu'un ici, avec ses vers, mais à l'étranger ça n'a aucun intérêt. C'est ainsi, que ces petits maîtres, ne trouvant rien à gloser sur les essais de personnes de talent, leur jettent le découragement dans l'âme par des phrases dont ils ne comprennent point le sens. . . .

Diable, diable, mon petit apprenti je crois que toi aussi tu veux t'aviser de faire le maître ; descends, va, de ces gradins trop élevés pour toi ; reviens à tes moulons.

Pour revenir à mon sujet je me trouve en face de ceux qui ne sont pas des moulons, car ce sont messieurs les français qui, à l'occasion de leur fête l'anniversaire de la naissance de Napoléon, ont fait brûler un joli feu d'artifice. Il est bien à eux de faire briller les lumières, ou, ceux qui ne sont pas des français, commettent tant de noirceurs. Et puis, quand les uns ont fini de nous éblouir la vue avec des feux d'artifice, arrivent d'autres qui nous la fascinent à force de danse sur la corde ; c'est à n'y pas tenir. Les messieurs Ravel feront bien de se désher, car nous avons un gouvernement qui pourrait bien se fourrer dans la tête de les loger dans le château grillé de Québec, et de les nourrir aux dépens de la reine, pour leur apprendre à montrer aux canadiens à ne point craindre la corde ; lui qui veut absolument les angliser, avec cet instrument national anglais.

Enfin, Mr. le Poulet a fait venir quarante crocodiles qu'il menace de lâcher dans la ville si on s'y avise de trouver mauvais son bill d'union ; c'est un petit moyen persuasif dont il se sert. Risée à part, le Canada n'avait pas besoin de cette curiosité, il possède assez de mangeurs d'hommes qu'on peut voir gratis. La seule ville de Montréal, depuis qu'elle tient le rang de capitale du Canada, en entretient plus de quarante.

Eh bien ! bon lecteur, en voilà assez long, je le crains, pour te procurer un somnif magnétique ; si cependant le magnétisme de mon écrit te procure la clairvoyance et que tu puisses deviner quelle volonté remplace le gouvernement anglais, tu auras peut-être à le faire magnétiser de nouveau par.

UN APPRENTI.

Monsieur le Fantasque,

En votre qualité de redresseur de torts auriez-vous la libéralité de signaler à vos innombrables lecteurs la générosité récente d'un docteur de ce district envers l'un de mes voisins. Imaginez que la femme de ce bon voisin eut le bon sens, il y a quelque tems, de mettre au monde un enfant. Cela est bien permis puisque la reine d'Angleterre elle-même, tient à l'honneur de suivre cet exemple, vous n'aiderez donc rien à redire. Le docteur dont il est question de mon brave voisin. Mais, non content de l'honneur de prêter assistance à la nature, il exige d'abord un louis selon le tarif, puis trois chelins pour avoir coupé le filet de la langue du pauvre petit innocent ; chose assez nécessaire quoiqu'on ne se proposait nullement d'en faire ni un avocat, ni un docteur. Mon voisin, qui n'a pas le bonheur d'être receveur-général et d'avoir par con-

équent un trésor à sa disposition, ne put payer le compte du docteur, aussi promptement que celui-ci en avait besoin et reçut une sommation de payer un louis quatorze chelins; ce que n'ayant pu faire il fut poursuivi, condamné par défaut, saisi, vendu, etc., etc., etc. Tout cela, direz-vous, est dans le cours de la loi, des choses et de la justice. C'est vrai; mais ce qui me fait réclamer votre intervention dans cette affaire, Monsieur l'Editeur, est le desir, de prévenir mes autres voisins dont les voisins pourraient être dans le même cas que celui de mon ami; de leur recommander d'employer un autre docteur ou d'attendre d'avoir de l'argent tout prêt sans quoi ils verront bientôt arriver chez eux les huissiers, les connôtâbles et autres lugubres serviteurs de la justice. Pour n'avoir pu payer le docteur qui mit dans ce monde un innocent on le traitera comme un coupable. J'en pourrais dire bien davantage mais en voilà assez pour montrer que quoiqu'on soit docteur ce n'est pas toujours une raison pour être

Fantaisies.

Le *Morning Courier*, le *Herald*, le *Mercury*, et autres feuilles qu'on dit liées avec et par l'administration renvoient à la *Gazette* l'accusation de corruption. La réplique est terrible; car tous ces gens là, doivent s'y connaître, en fait de corruption.

Il ne faut plus dire en Canada: Vous devriez mourir de honte! Depuis quelques années la honte fait venir maints personnages gros, gras et vermeils. La *Gazette*, Neilson, tance violemment le Conseil. Spécial sur sa complaisance à voter des sommes diverses pour l'entretien des policiers; depuis celui du chef jusqu'à celui du plus chétif, de ses argousins. Des malins, pour expliquer le phénomène, prétendent que la grande colère du vieil éditeur, contre ces votes d'argent, provient de son dépit de n'avoir pu

On voit par nos journaux que Mr. Eaton, *Commissaire des langueroules*, est arrivé à Toronto pour examiner l'état des affaires du Haut-Canada. L'envoi de cet homme prouve qu'en Angleterre on sait mieux que nous ne pensons, ou en sont les choses dans cette province. Si cela continue, on nous donnera bientôt quelque brave escroc, quelque honnête *pickpocket* de Londres, pour inspecter l'état des revenus du Bas-Canada.

On assure que Monsieur Thomson jouant un soir au whist s'est écrié: J'ai gagné car je n'ai que des valets et pas de cœur! Qu'on soutienne après cela que les cartes ne disent point la vérité!

On vient d'inventer à Paris une serrure qui crie: *Au voleur*, lorsqu'on veut ouvrir. J'ai donné l'ordre qu'on m'en expédie une immédiatement pour la placer sur la caisse publique du Bas-Canada.

Il y a déjà trois candidats pour l'élection du Lac des Deux Montagnes. Ces deux montagnes vont se mettre en travail. Je crains bien qu'elles n'accouchent à la fin d'une bête plus grosse qu'une souris.

Lord Durham a dit : Il faut faire du Canada une province tout-à-fait britannique. Poulet Thomson suit le conseil à la lettre et travaille fort à l'œuvre d'anglicisation. Il a déjà introduit l'industrie anglaise dans le bill d'union et jusque dans ses corporations.

Les admirateurs de monsieur Thomson proclament que par son bill d'union il va surement voler à la postérité. Après tout si cet éternel poulet se contente de ne voler que là nous avons tort de nous plaindre aussi fort que nous le faisons.

Un grand politique offre de parier que si l'Union n'est pas annullée, le Canada fera partie des Etats-Unis avant dix ans ! Voilà qui n'est pas délicat de vouloir gager à coup sûr.

Il ne se passe de semaine sans que nos maîtres ne trouvent le prétexte de tirer force de coups de canons. Tantôt c'est pour l'arrivée de celui-ci, tantôt le débarquement de celui-là, tantôt la célébration de telle victoire, tantôt la naissance d'une autre ; ça n'en finit plus. Eh ! bon Dieu, il n'est pas besoin de tout cela pour nous indiquer qu'on fait plus de bruit que de besogne.

Aucun des libéraux du district de Québec ne s'est encore mis sur les rangs pour les prochaines élections. Ces messieurs auraient-ils par hasard pris pour devise : *Voici l'instant de nous montrer..... cachons-nous ?*

La plus bouffonne des adresses publiées jusqu'ici par les candidats aux élections prochaines est sans contredit celle de monsieur McCord, *magistrat stipendaire*, qui se propose aux électeurs du comté du Lac des Deux montagnes. Entr'autres étonnantes raisons qu'on pourra lire tout au long dans son adresse, il dit qu'il a été invité d'*offrir ses services par un grand nombre de ses amis*. Nous aimons mieux le croire que de l'aller voir, comme on dit ordinairement. Mais nous sommes fort curieux de connaître le résultat des élections, d'autant plus que Mr. McCord nous dit qu'il a répandu la *justice égale* parmi les électeurs du comté des deux montagnes. Ce candidat donne un coup de pied à l'article de la qualification en déclarant qu'il n'a aucune propriété dans le comté et qu'il représentera par conséquent les intérêts de ses constituants d'une manière tout-à-fait indépendante ! Sera-t-il aussi indépendant envers le comté où sont logés les 500 louis qui lui permettront d'être élu ? — Il termine sa plaisanterie en disant qu'il s'estimera heureux de pouvoir, au poll, donner toutes les explications que ses électeurs pourront désirer.

En fait d'explications les seules que les bons habitants des Deux-Montagnes auront à demander à monsieur McCord, seront ainsi conçues : *Nous prenons pour des innocents ?*

LES FRÈRES RAVEL donnent ce soir au bénéfice de Mr. JEAN Pune de leurs plus brillantes soirées. Mr. Dickson, le fameux escamoteur américain, fera ses plus jolis tours de passe-passe. Je conseille vivement d'aller voir ce jeune homme tandis qu'on en a l'occasion ; car on dit que notre administration l'a trouvé si habile à faire disparaître de l'argent, sans qu'on y voie goutte, qu'elle se propose de le nommer bien vite receveur-général.